



HAL
open science

À la découverte de la Bolivie

François Cuynet

► **To cite this version:**

| François Cuynet. À la découverte de la Bolivie. 2013, pp.9-14. hal-03941731

HAL Id: hal-03941731

<https://hal.science/hal-03941731>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

À LA DÉCOUVERTE DE LA BOLIVIE

[PAR FRANÇOIS CUYNET, DOCTEUR EN ARCHÉOLOGIE PRÉHISPANIQUE
ATER À L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE]



MONOLITHE SUR LE SITE DE TIAHUANACO || N. ROCCA



Le lac Titicaca... L'île du Soleil... L'empire des Incas...

Il est de ces noms qui ont une résonance toute particulière à l'oreille de l'imaginaire collectif. Alimentée par les récits épiques des explorateurs du XIX^e siècle partant à l'assaut de ces terres sauvages – ou encore au fil des péripéties d'un célèbre reporter créé par le dessinateur Hergé – notre perception du monde andin n'a cessé de baigner dans un savant mélange de sacralité et de noblesse, tout en gardant une part importante de mystère.

Au-delà de la simple fantasmagorie née de l'esprit humain pour une terre lointaine (ne dit-on pas encore communément "ce n'est pas le Pérou" pour quelque chose d'accessible ?), cette vision des mondes préhispaniques prend appui sur la diversité des paysages et des cultures auxquels l'homme occidental s'est trouvé et se trouve encore confronté de nos jours. S'il est indéniable que l'or des "Indes" a attisé l'appétit des peuples de l'Ancien Monde, ces territoires regorgent toutefois de richesses dépassant largement cette triste vénalité matérielle.

Une terre de tous les records

Bordée par les eaux de l'océan Pacifique à l'ouest et descendant vers la profonde jungle amazonienne à l'est, la cordillère des Andes est véritablement l'épine dorsale du continent américain. Déchirée entre ravins abruptes et sommets vertigineux dépassant allègrement les cinq mille mètres d'altitude, nous trouvons au centre de ce massif montagneux la fameuse plaine de l'Altiplano. Ce territoire, dénommé Haut-Pérou jusqu'à la prise d'indépendance et la proclamation de la république de Bolivie en 1825, est actuellement partagé avec le voisin péruvien.

L'Altiplano, et a fortiori la Bolivie, sont des lieux de tous les records. Véritable mer intérieure dont les berges sont distantes de 204 kilomètres, le lac Titicaca est le lac navigable le plus haut du monde (situé à 3 812 mètres au-dessus du

niveau de l'océan). De ce fait, la Bolivie possède donc la flotte navale la plus haute du monde... De même, sa capitale La Paz (nom complet : Nuestra Señora de La Paz) est la plus élevée qui soit. Dominée de toute sa hauteur par les neiges éternelles des *cerros* Huayna Potosí et Nevado Illimani (ce dernier culminant à 6 462 mètres d'altitude), la ville de La Paz se retrouve enclavée dans la vallée de Chuquiago Marka. Dans le fond de cette cuvette, la conception urbaine est elle-même très atypique. Le meilleur moyen pour s'en rendre compte est au moment d'entrer dans la ville. Devant nos yeux s'étend une agglomération gigantesque dont la densité ne laisse que peu de place au paysage. Avec un dénivelé de plus d'un kilomètre, les quartiers financiers et aisés situés en contrebas tranchent radicalement avec les zones pauvres à l'urbanisation anarchique qui s'accrochent désespérément aux versants. Cette particularité se retrouve à chaque instant dans les microclimats qui baignent les différents étages de la ville.

“ le lac Titicaca est le lac navigable le plus haut du monde. ”

Toutefois, malgré un climat rude et une nécessaire adaptation à l'altitude, cette région des Andes est aujourd'hui comme hier l'une des plus peuplées. À l'époque de l'empire Inca, cette partie du monde s'appelait le *Collasuyu* (un mot quechua signifiant "la partie des Colla", du nom de l'une des principales ethnies présentes sur ce territoire). Déjà, l'élevage des lamas et des alpagas, associé à la culture de la pomme de terre, en faisait l'une des régions les plus prospères de l'empire. Mais l'atout principal de ce territoire tenait bien évidemment à la présence en son sein du grand lac Titicaca.

Un monde sacré, hors du temps et de l'espace

Il faut s'avoir qu'il existe dans le monde andin préhispanique (et encore actuellement) toute une variété d'éléments ou de concepts considérés comme sacrés. Il peut s'agir d'une sculpture, d'un tas de pierre, d'une source d'eau, d'une montagne ou encore d'un esprit protecteur. Ces incarnations du domaine du sacré sont alors appelées des *huaca*. Il en existe une multitude, et potentiellement tout peut être une *huaca* (les corps des ancêtres étaient par exemple vénérés afin qu'ils veillent sur leur lignée). Beaucoup n'ont qu'une emprise régionale et se limitent à la population locale. Mais il en existe dont la portée dépassait les frontières et s'étendait sur l'ensemble du monde andin. Le lac Titicaca figure ainsi au palmarès des trois *huaca* les plus importantes de l'empire inca (les deux autres étant le Coricancha – ou temple du Soleil – de Cusco et le sanctuaire de Pachacamac sur la côte pacifique). Outre le panorama somptueux qui s'ouvre à l'infini sur les eaux du lac, cette étendue était surtout perçue comme le lieu de création du monde dans la cosmogonie inca.

Voici ce que nous en dit le mythe. Après avoir créé une première humanité, le dieu Viracocha, mécontent, décida d'exterminer toute vie sur Terre. Le monde fut alors englouti par la montée des eaux de l'Océan. Lors de ce cataclysme, hommes, animaux, végétation, tout fut détruit. Le dieu Soleil, Inti, et sa sœur la Lune, Mama Quilla (qui est également sa femme), furent cependant épargnés et trouvèrent refuge en se cachant au fond du lac Titicaca. Une fois sa colère divine apaisée et les eaux retirées, Viracocha rappela le couple astral et leur assigna à chacun une place dans le ciel. Le Soleil émergea en premier d'une grande île et la Lune le suivit de près. Ces terres voisines présentes dans le lac Titicaca portent encore les noms d'île du Soleil et île de la Lune. Une fois l'ordre cosmique rétabli, Viracocha partit s'installer sur la rive est du Titicaca, dans le grand site de Tiahuanaco, pour y recréer le monde et le repeupler selon sa volonté. Parmi la multitude de créatures qu'il façonna à partir de terre, de pierre ou de bois, le dieu fonda une nouvelle humanité dont

“ Manco Cápac, l'ancêtre mythique de tous les Incas reçut de Viracocha la charge de gouverner sur la Terre et les hommes. ”

faisait partie Manco Cápac, l'ancêtre mythique de tous les Incas. Ce dernier, fils du Soleil et de la Lune, reçut de Viracocha la charge de gouverner sur la Terre et les hommes, comme ses parents gouvernent sur les cieux.

On comprend mieux au travers de ce récit pourquoi le lac Titicaca bénéficiait d'un culte officiel et annuel pour tous les peuples inclus dans l'empire inca. Cette vision mythique se trouve renforcée par les réalités historiques de la région. Notamment, le site monumental de Tiahuanaco, avec son architecture en pierre massive et ses sculptures monolithiques (l'une d'elle, le *Monolito Bennett*, est taillée dans un seul bloc de grès de plus de 7 mètres de haut)

a fortement inspiré la fameuse technique de construction inca en blocs emboîtés. De même, non loin de la péninsule de Copacabana, les îles du Soleil et de la Lune ayant servi de demeures aux

deux astres étaient logiquement considérées comme des terres sacrées. De ce fait, chacune possédait un important temple où des rites et des offrandes étaient effectués quotidiennement. Chaque divinité avait ainsi à son service tout un cortège de prêtres, de serviteurs, et même des terres cultivées leur apportant toute l'énergie dont ils pouvaient avoir besoin dans leurs tâches. Par ailleurs, la légende veut que le Soleil et la Lune continuaient à se passer en secret des mots d'amour d'une île à l'autre.



VUE DE POTOSÍ ET DU CERRO RICO ■ A.-G. BRUGERON

Le miroir du *salar*

Il va sans dire que le panorama offert par l'Altiplano à cet endroit est propice aux rêveries et à l'enchantement. À perte de vue, ce n'est qu'un patchwork de couleurs, le blond et l'ocre de la terre se jouant des eaux du lac dans lesquelles se reflète un azur des plus purs. Avec en toile de fond les neiges éternelles de la cordillère Blanche, l'authenticité des lieux perdure dans un monde encore épargné par la modernité. Plus au sud, c'est la blancheur éclatante de l'immense *salar* d'Uyuni qui éblouit et transporte le voyageur dans un monde hors du temps. Ancien réservoir du lac Titicaca asséché depuis des milliers d'années, les couches de sel se sont déposées progressivement au fil du temps jusqu'à atteindre parfois plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur (le maximum étant estimé par endroit à près de 120 mètres d'épaisseur !). Dans ce monde lunaire totalement aride, écrasé par un soleil ardent et balayé en fin de journée par des vents plus froids encore, seuls les cactus candélabres parviennent à pousser sur les quelques îlots de terre émergés (la plupart dépasse facilement les 10 mètres de haut et certains peuvent vivre millénaires). Sur l'île d'Incahuasi ("la maison de l'Inca"), la plus connue de ces terres perdues, les vestiges de coraux trahissent le passé aquatique de cette immensité salée.

“ Dans ce monde lunaire seuls les cactus candélabres parviennent à pousser sur les quelques îlots de terre émergés. ”



CACTUS CANDÉLABRE DANS LE SALAR DE UYUNI ■ A.-G. BRUGERON



CIMETIÈRE DE TRAINS DU SALAR DE UYUNI ■ A.-G. BRUGERON

Dans ce monde hors du temps, le commerce du sel est longtemps demeuré la principale activité économique pour la population locale. Mais paradoxalement, alors même que ce commerce traditionnel perdure, le *salar* incarne toute la marche en avant de la Bolivie. En premier lieu, la surface immaculée du *salar* est parfaitement plane sur une superficie d'environ 12 500 km². Alliée à une qualité atmosphérique des plus pures, cette tache blanche visible depuis l'espace sert de point de repère indispensable à l'étalonnage des altimètres des satellites d'observation. Mais cet écran de sel renferme en son sein une richesse qui pourrait bien lui être fatale. En effet, il a été estimé qu'un tiers des ressources mondiales en lithium exploitables se trouvait précisément à cet endroit, juste sous la croûte superficielle. À l'heure des nouvelles technologies, le *salar* d'Uyuni attise donc l'appétit des plus importantes compagnies industrielles. Si pour des enjeux politiques et économiques l'extraction en masse n'a pas encore été autorisée par le gouvernement bolivien, c'est à court terme toute l'intégrité de cet espace naturel unique qui est menacée.

“Vale un Potosí !”

Chauffé à blanc par le soleil andin du *salar*, le cimetière de trains rappelle le rôle stratégique qu'avait déjà la région par le passé. Carrefour incontournable du réseau ferré bolivien, la ville d'Uyuni était reliée à la fin du XIX^e siècle aux grands centres économiques andins tout en commerçant avec le Chili et

“ Le cimetière de trains rappelle le rôle stratégique qu'avait déjà la région par le passé. ”

l'Argentine. L'acheminement du minerai d'argent extrait des mines du Cerro Rico, sommet qui domine la ville de Potosí, représentait l'activité principale de ces convois. Aussi, lorsque

le filon principal s'appauvrit en entraînant la chute de l'industrie minière de Potosí dans les années 1940, la plupart des axes furent fermés et de nombreuses locomotives à vapeur vinrent finir leurs jours dans la steppe désertique d'Uyuni.

Cependant, l'activité des mines n'a pas complètement cessé. Il existe encore plusieurs galeries en exploitation de nos jours. Et si la modernité a tendance à se diffuser de par le monde, elle n'a visiblement pas encore atteint les mineurs de Potosí qui, jour après jour, risquent leur vie et ruinent leur santé pour extraire quelques malheureux grammes de ce précieux minerai. Le centre colonial de la ville rappelle que le Cerro Rico ("la montagne riche") a fait, durant des siècles, la fortune de l'empire d'Espagne. Les demeures des notables rivalisent d'élégance et la cathédrale se dresse de toute sa superbe sur la place centrale. Rapidement après sa fondation en 1545, la ville de Potosí fut l'une des plus peuplées du continent américain (juste derrière la ville de México). L'asservissement des populations locales et le travail des esclaves noirs venus d'Afrique alimentaient alors en continu les fours de la Casa de Moneda. La richesse de la ville prend tout son sens dans la bouche du Chevalier à la Triste-Figure Don Quichotte, où "*vale un Potosí*" se substitue parfaitement à l'expression populaire "toucher le Pactole". La ville de Potosí est cependant entachée du sang des milliers de travailleurs forcés envoyés dans les mines et qui n'en sont jamais ressortis.

Le souvenir de tous ces morts hante encore les galeries qui transpercent le cœur de la montagne. Encore de nos jours, aucun mineur n'oserait s'aventurer dans la mine sans avoir auparavant rendu hommage au Tio. Cet "oncle", aux allures de démon cornu ithyphallique, est censé apporter sa protection et protéger le pauvre travailleur de la colère de la *Pachamama* (la "Terre Mère"). Chaque réseau de galerie possède au moins un espace réservé à la statuette du Tio auquel les mineurs font des offrandes de tabac, d'alcool et de feuille de coca pour attirer sa bienveillance dans un enfer digne d'un *Germinal* moderne. Mais quand bien même le Tio répond à leur appel et leur épargne un accident, il ne peut rien contre les poussières qui, lentement, ravagent leurs poumons.

Une nature préservée et fantasque

Bien loin de l'atmosphère chargée et oppressante des mines de Potosí, les steppes de Sur Lípez marquent l'extrémité Sud du territoire bolivien. Dans cet espace protégé, la réserve naturelle Eduardo Abaroa permet de parcourir les grandes étendues de la cordillère à la recherche de la faune andine. Il est aisé, dans un monde préservé de l'impact humain, d'observer à loisir l'envol de nuées de flamants roses, des troupeaux de lamas ou de vigognes sauvages, ainsi qu'une très grande diversité dans la faune aviaire. Le paysage aux teintes vives est composé d'un vaste ensemble de lagunes colorées toutes plus étonnantes les

“ Il est aisé, dans un monde préservé de l'impact humain, d'observer à loisir l'envol de nuées de flamants roses, des troupeaux de lamas ou de vigognes sauvages. ”



LAMAS DANS LA RÉSERVE EDUARDO ABAROA ■ A.-G. BRUGERON



DANS LE DÉSERT DE DALÍ ■ A.-G. BRUGERON

unes que les autres. Dans cette aquarelle, l'activité tellurique renforce encore davantage les contrastes. Outre les formations volcaniques (certaines encore en activité) et les fumeroles

qui s'en échappent, le champ de geysers Sol de Mañana offre un spectacle grandiose.

Au détour d'une montagne, on semble parfois pénétrer dans une autre dimension. C'est tout du moins l'impression que procure l'Árbol de piedra.

Perdu au beau milieu

d'un monde désertique, cet immense bloc de pierre sculpté par les vents nous donne un aperçu de ce que serait une végétation minérale. Cette atmosphère surréaliste a marqué bien des esprits et aurait inspiré les paysages du maître de ce mouvement artistique, Salvador Dalí. En hommage à l'œuvre de ce grand peintre, un des déserts du Sur Lípez porte actuellement son nom (*el desierto Salvador Dalí*).

Mais la Bolivie ne se résume pas uniquement à la cordillère des Andes. Elle se partage au nord-est entre les basses-terres amazoniennes et le piémont andin. Là, la végétation retrouve ses droits et semble prendre une joyeuse revanche sur l'aridité de l'Altiplano. Au contact de ces chaudes contrées, à la faune riche et à la végétation luxuriante, il n'est pas étonnant que les premiers européens y aient vu une réminiscence du paradis terrestre.

Un zeste de colonialisme, un arôme d'évangélisation et beaucoup de métissage : la recette d'une identité culturelle réussie !

Sucre "la blanche" est sans conteste l'une des villes les plus agréables de Bolivie. Ancienne capitale politique fondée sur l'ordre direct du conquistador Francisco Pizarro, elle a gardé son rôle de capitale constitutionnelle après que le pouvoir a été transféré à La Paz. Encore maintenant le nombre et la renommée des universités qui composent la cité, héritières de l'Université Saint-François-Xavier fondée en 1624 par les jésuites, en font l'une des villes étudiantes les plus importantes de Bolivie. À tout point de vue, il y fait bon vivre. Les amoureux de l'architecture seront aux anges entre les murs blancs des très nombreux édifices baroques du passé colonial conservés en l'état. Ceux adeptes de calme et de tranquillité trouveront leur bonheur dans les cloîtres ou au cœur des places publiques qui quadrillent le réseau urbain.

Le métissage offert par l'architecture coloniale et la tradition préhispanique marque d'une identité particulière les œuvres et les constructions de toute l'Amérique latine. Le plus bel exemple de cette intégration des deux cultures reste sans conteste les missions construites par l'ordre des jésuites en Bolivie. À la fin du XVII^e siècle, la Compagnie de Jésus (fondée en 1540 par Ignace de Loyola) entreprit la création de plusieurs établissements, appelés *misiones* ou *reducciones*, dans le but d'évangéliser et de regrouper les populations indigènes vivant dans la jungle amazonienne (pour la plupart nomades). Ici, les traces qu'ils laissèrent de leur œuvre sont tout simplement superbes.



SUCRE, PLAZA DE ARMAS ■ G. BERTALMIO

Dans les régions des Chiquitos (au nord du département de Santa Cruz) et de Moxos (située dans le département de Beni), la beauté et la force des missions jésuites, parfaitement préservées, leur valurent d'être classées par l'UNESCO au patrimoine historique et culturel de l'humanité.

Comment ne pas entendre résonner à nos oreilles l'*Ave Maria* entonné par cet enfant Guarani dans le bien nommé film *The Mission* en entrant dans le patio de la mission de Concepción ? La charge émotionnelle imprégnant ces lieux semble avoir suspendu la course du temps pour nous offrir un univers de spiritualité à l'état brut. Il faut se rappeler qu'au XVI^e siècle, l'évangélisation menée par les ordres mendiants n'avait pas pour seul but la propagation de la foi chrétienne. En toile de fond se jouait également la protection des populations autochtones contre le travail forcé et le système de l'*encomienda*. Les *reducciones* étaient dès lors un des moyens de lutte, les indiens intégrant une organisation sociale tout en ayant accès à l'éducation. Malgré les troubles politiques qui secouèrent leur ordre au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les missions jésuites de Bolivie restèrent actives et parvinrent à perdurer jusqu'à nous (contrairement aux établissements des pays voisins qui durent fermer leurs portes et furent abandonnés à la suite de l'expulsion des jésuites).

L'art architectural qui est né de la rencontre de ces deux mondes compose une branche à part du style baroque, logiquement nommé le "baroque métis". En prenant comme modèle la mission de San Javier, imaginée et édifiée en 1749 par le père Martin Schmidt, les missions présentent un plan architectural ouvert qui laisse une place importante à la cour centrale. L'ensemble des bâtiments (écoles, ateliers de peinture, de sculpture, cuisines, habitations, etc.) s'organise alors autour de cet espace. L'église occupe bien entendu une place prépondérante et se distingue des constructions classiques par le travail remarquable de la charpente et des multiples colonnes torsadées en bois. La décoration extérieure paraît presque épurée face aux couleurs chatoyantes qui ornent les retables et les statues du cœur et de la nef.

De l'ambiance chaleureuse de Tarabuco à l'atmosphère pittoresque et folklorique du marché aux sorcières de La Paz, nous retrouvons là l'essence même de la Bolivie : un monde aux multiples facettes qui s'associent pour composer l'une des identités culturelles les plus riches du continent américain.



MISSION DE CONCEPCIÓN ■ T. DOMINGUEZ